

# COAL CREEK



ALEX MILLER

# COAL CREEK

roman

Traduit de l'anglais (Australie) par  
FRANÇOISE PERTAT

PHÉBUS

Titre original :  
*Coal Creek*

© Alex Miller, 2013.

Pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2015.

ISBN : 978-2-7529-1007-3

*Pour Stephanie  
Et pour Ross, Kate & Erin*



## PREMIÈRE PARTIE





Ma mère nous racontait, à Charley et à moi quand on était enfants, que Saint Paul rapportait que Dieu avait choisi les faibles, les idiots, les petits et les méprisés de ce monde. « Chacun doit porter sa croix », qu'elle disait. Quand elle voyait que je souffrais, elle me caressait la joue et ajoutait avec son sourire triste : « Chacun doit porter sa croix, Bobby Blue, surtout ne l'oublie pas ! » Elle m'appelait toujours comme ça, j'étais son Bobby Blue, le plus jeune et son préféré. Même petit, Charley restait tout le temps à bricoler dans son coin. Il était roux, alors que nous autres, on était tous bruns. M'est avis qu'il ne s'est jamais vraiment senti de la famille. Encore aujourd'hui, je regrette de ne pas avoir été au chevet de ma mère quand elle a fermé les yeux pour la dernière fois et pris congé de nous et du monde, comme je sais qu'elle l'a fait, même si on n'était pas là pour les entendre, ses mots d'adieu et d'amour : ces paroles que je n'ai jamais entendues m'ont toujours mis la tête en feu. Je les entends en ce moment. D'abord, elle est morte sans avoir été malade, raison qui fait que papa et moi, on n'a rien senti venir. À l'époque, je pensais que j'étais un homme, même si je n'avais encore que quatorze ou quinze ans. Avec

papa, on était partis rassembler le bétail et notre Charley avait filé sur la côte pour échapper aux sautes d'humeur paternelles contre lui.

Papa et moi, on venait d'arriver en ville et on était en train de mettre les bêtes dans un enclos pour M. Dawson, au terminus de la voie de chemin de fer, quand on a appris pour maman. En ce temps-là, c'était George Wilson, le policier à Mount Hay. Il s'est approché de l'enclos dans son pick-up Dodge et il a annoncé à papa que maman était morte, ça faisait une semaine. Le vieux George Wilson, avec sa moustache qui pendouillait et son uniforme kaki qui pendouillait pareil, ce qui lui donnait un air triste, et son gros pistolet Webley sur la hanche droite, dans son étui continuellement bouclé, ce qui m'a toujours fait penser qu'il n'avait pas intérêt à ce qu'on le prenne par surprise! D'ailleurs ça ne lui est jamais arrivé, sauf dans mon imagination où je l'ai vu prendre une balle dans le ventre et tomber à genoux, avec ses doigts qui tripataient encore la boucle du holster. En vrai, je ne l'ai jamais vu en extraire son arme et je doute même qu'il l'ait fait, mais il la portait toujours. Au cas où, je suppose. L'air solennel, il se tenait près de la rampe de chargement ce jour-là, avec son vieux chapeau mou de policier à larges bords trempé de sueur dans une main, et en effleurant avec les doigts de l'autre sa moustache. J'avais déjà remarqué qu'il était toujours nerveux en présence de papa et qu'il l'évitait, comme s'il avait peur que mon paternel lui en veuille d'apporter de mauvaises nouvelles, alors il lui a laissé un peu d'espace pour se retourner, ce qui était dans tous les cas sa façon d'affronter les problèmes. Non que papa ait été du genre à en causer, mais il était silencieux et avare en sourires. Et les gens se méfiaient quand il se trouvait dans les parages.

C'était la fin de l'après-midi, quand le vent se lève, que les longs nuages gris arrivent en flottant du désert – ils donnaient l'impression d'avoir déversé leur pluie quelque part,

là-bas à l'ouest – et qu'ils projettent dans les enclos des ombres soudaines qui excitent le bétail. Les bêtes s'étaient mises à faire un boucan du diable et j'avais du mal à capter ce que disait George, mais je savais que c'était important. Je ne crois pas que papa lui ait répondu, il s'est juste arrêté au beau milieu de ce qu'il était en train de faire pour écouter, comme il avait l'habitude, par respect, jusqu'à ce que le policier termine son laïus; alors papa s'est remis à plonger les bêtes pour tuer les tiques, ce qui était précisément notre occupation à ce moment-là.

Papa n'avait jamais grand-chose à dire, sauf quand il était en colère, alors malheur à celui qui attirait ses foudres, car il entendait parler de lui! S'il voulait que je fasse quelque chose au moment de rassembler le bétail, il levait le bras qui tenait le lasso et me montrait. Il savait que je l'avais toujours à l'œil, comme un type qui joue dans une fanfare en garde un sur le chef et un autre sur la partition. C'était leur façon de faire, à tous ces vieux de l'époque : ils montraient. Et on comprenait. Ils n'avaient pas beaucoup de temps pour gueuler et faire des histoires comme maintenant. Le boulot à la va-comme-je-te-pousse, ce n'était pas leur genre. À bosser dans le bush à leurs côtés, y en avait que pour le piétinement des bêtes se frayant un passage devant nos chevaux et le beuglement des veaux qui cherchaient leur mère. C'était devenu une musique si familière que je crois qu'on finissait par ne plus l'entendre. Elle faisait partie de notre vie, voilà. Ah ça, on a eu de beaux jours ensemble et je ne les oublierai jamais. Si mon papa avait vu comme on a mal tourné, Ben et moi, après son passage de l'autre côté, peut-être qu'il aurait souhaité faire un de ces signes bien à lui pour nous remettre dans le droit chemin, avant qu'on se retrouve dans de sales draps. Il aurait pigé avant tout le monde, comme quand on était en brousse : il avait des antennes pour ça. Quand je le voyais relever la tête et écouter attentivement pendant le souper autour du feu, je

savais qu'y avait un truc qui se passait. Mais il n'en parlait pas jusqu'à ce que l'heure sonne de le faire.

\*\*\*

Je n'ai pas chialé dans l'enclos, quand j'ai appris que ma mère était morte, ça faisait une semaine, c'est plus tard que je l'ai fait, quand je me suis retrouvé tout seul. Et depuis ce jour-là, je l'ai pleurée de nombreuses fois, en pensant à son amour pour nous tous et à son estime particulière pour moi. Estime que je ne devais jamais plus rencontrer chez aucune femme sauf une. Papa et moi, on l'a enterrée au cimetière là-haut, derrière le réservoir d'eau de la ville, et tout le monde a gravi la colline à la suite du cercueil. C'étaient papa et moi, et Ben Tobin et son papa, qui le portions. Il ne pesait pas lourd. Près de la tombe, j'ai vu papa verser des larmes, le chapeau dans les mains devant lui, le visage bien en vue de la foule : il étalait sans se cacher la peine qu'il avait de perdre sa compagne bien-aimée. C'est la seule fois que je l'ai vu montrer son chagrin et ça m'a beaucoup ému : l'accablement m'a pris à la poitrine et j'ai sangloté avec lui. Charley n'est pas rentré de la côte pour l'enterrement.

C'est dix ou onze ans plus tard que j'ai enterré mon père, là-haut, à côté de maman et pas loin du papa de Ben mort d'un cancer du poumon. Il était tombé de cheval et il a mis du temps à partir. Je lui tenais la main à la maison ce soir-là. Il souffrait beaucoup et m'est avis qu'il était rudement content que ça se termine. Les derniers mots qu'il m'a dits : « Je t'aime, fils. » Que ces mots-là étaient bons à entendre de sa bouche et comme je les ai chéris depuis ! Et comme je l'entends souvent me les dire dans ma tête quand j'ai des ennuis ! Mon papa croyait en moi et en ma capacité à me débrouiller tout seul dans le bush, et rien ne me rendait plus fier que cette confiance qu'il m'accordait et de le savoir

au plus profond de moi. Je n'ai jamais connu de meilleur cavalier. Un jour, je l'ai vu entrer dans un enclos avec un cheval sauvage et à la fin de la même journée, ils étaient comme cul et chemise, voilà. C'était comme ça que ça se passait entre les chevaux et lui, et personne n'en a jamais fait tout un plat. Il n'a jamais haussé la voix avec un animal ni levé le bras pour le fouetter. Il tenait ça de mon grand-père qui l'a élevé dans le mulga<sup>1</sup> de la manière tranquille qu'ils avaient en ce temps-là. C'étaient des durs, mais avec une foi et une grâce en eux et en leurs faits et gestes qu'on ne rencontre plus chez les hommes d'aujourd'hui. Tout ça, on l'a oublié. Pourquoi, je n'en sais rien. Je n'avais pas moyen de prévenir Charley pour l'enterrement de notre papa, mais j'ai dit une prière en son nom à côté de la tombe, pour que mon frère aîné ne soit pas tenu à l'écart. Un sentiment d'immense solitude s'est soudain abattu sur moi quand j'ai compris que ma mère savait que Charley n'était pas là. Je ne peux pas expliquer. On était comme ça dans la famille et y a rien d'autre à ajouter.

Elle est morte seule, sans ses fils ni son mari à son chevet, mais je ne crois pas que les gens de Mount Hay aient trouvé ça bizarre à l'époque. C'était la dernière ville à l'ouest, au-delà y avait juste ces deux stations d'élevage, l'Assumption Downs des Stanby – des Anglais – et celle de cette famille à Preference – je n'ai jamais pu me mettre leur nom dans le crâne, il était irlandais. Mais pas de vraie ville avant de franchir la frontière avec le Territoire<sup>2</sup>. Même si je n'ai jamais poussé aussi loin à l'ouest ni entendu parler

1. *Mulga* est un nom vernaculaire d'origine aborigène australienne qui sert à désigner la végétation semi-aride qui couvre la plus grande partie du continent australien. Le terme désigne certaines espèces d'acacias mais surtout l'écosystème dominé par ce type de végétation. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Le Territoire du Nord (*Northern Territory*) est un territoire d'Australie, limitrophe du Queensland.

d'aucune ville de l'autre côté de la frontière, sauf the Wheel, comme ils l'appellent, dont je ne sais même pas si elle est déjà dans le Territoire ou encore dans le Queensland. Comme j'ai dit, je ne suis jamais allé là-bas et je ne sais pas de quoi elle a l'air, je ne connais que son nom. Mount Hay était alors le terminus du chemin de fer et ça n'a pas changé d'après ce que je sais.

Je n'ai jamais manqué d'aller me recueillir sur la tombe de ma mère à l'anniversaire de sa mort, sauf si on était au loin à rassembler du bétail. Mais je n'ai jamais vu papa monter au cimetière. M'est avis qu'il ne voulait pas qu'on lui rappelle que sa femme était morte. C'était un événement triste qui lui était tombé dessus et qu'il réussissait à oublier dans les campements. Comme elle ne l'avait jamais suivi là-bas, il trouvait normal d'y être sans elle. Il la voyait seulement quand il retournait en ville. C'est en 1946 ou 1947 qu'il est mort. Avec les faits, je n'ai pas de problème, mais je suis un peu fâché avec les dates et les chiffres, alors il ne faut pas me tenir rigueur si je ne donne pas l'année exacte. Y a eu de gros changements pour moi à cette époque. Je devais avoir vingt ans, je suppose, et Daniel Collins venait de quitter l'armée, et c'est là que les ennuis dont je vous cause ont commencé. Papa parti et le papa de Ben déjà mort, c'était la fin d'une époque pour nous et il me fallait chercher une nouvelle façon de gagner ma vie. Les stations d'élevage m'auraient embauché sans problème et j'aurais pu rester dans ce secteur, mais voilà-t'y-pas que le boulot avec le nouveau policier se présente et que je me dis que ça vaut la peine que je l'essaie pendant une période courte. J'étais loin d'imaginer le tour que les choses allaient prendre.

\*\*\*

Pendant la guerre, Daniel Collins avait servi comme volontaire dans les forces australiennes en Nouvelle-Guinée et à son départ de l'armée, il s'est enrôlé dans la police du Queensland. Au moment où on l'a nommé policier à Mount Hay, son aînée, Irie, avait douze ans ou quelque chose du genre, et la petite, neuf ou dix. Esme et Daniel se sont vite remis ensemble après la guerre, ce qui n'a pas toujours été le cas pour les hommes démobilisés. Esme était une femme déterminée et ferme sur les principes. La police de Brisbane où Daniel avait suivi sa formation l'a autorisé à demander le bush, mais il fallait qu'il sache monter à cheval. Il leur a répondu que ce n'était pas un problème, même si je crois que ses connaissances sur les chevaux étaient plutôt légères. Il s'est porté candidat au poste de Mount Hay devenu vacant, quand le vieux George Wilson a fini par le lâcher. Ce dernier y a fait la police pendant environ trente ans et, en cas de problème, il laissait toujours un peu retomber la tension avant de mettre les pieds dans le plat. Du coup, le plus souvent, y avait plus de raison qu'il intervienne parce que les choses s'étaient plus ou moins arrangées toutes seules avant qu'il ne se remue. George croyait en ce qu'il appelait la paix naturelle. Et que d'autres nommaient « paresse congénitale ». Mais m'est avis qu'y avait de la sagesse dans sa façon de faire son métier dans notre ville. Les chercheurs d'or, ils appartenaient au passé, ne restait plus qu'une poignée de vieux optimistes qui grattaient des sites déjà retournés et fouillaient des tas de débris. Et les vachers des grandes stations d'élevage se contentaient de monter en ville faire la bringue, une ou deux fois l'an. Pendant toute sa carrière à Mount Hay, George n'a eu que deux meurtres sur les bras et je n'ai jamais eu vent de cambriolage. Bon, le vol de bétail faisait partie des distractions de certains jeunes gars des stations, mais jamais rien de bien méchant, tout le monde savait qui y avait derrière et on y mettait vite le holà. Mount

Hay n'était pas une ville à grabuge comme Mount Isa<sup>1</sup> à ce qu'on dit. Même si je n'ai jamais mis les pieds là-bas et que je ne fais que répéter la rumeur.

La mort de papa, la retraite de George Wilson et la fin de la guerre, tous ces événements sont survenus à peu près en même temps. Et ma vie dans les campements la plus grosse partie de l'année s'est également terminée. Je me suis proposé pour le poste de policier adjoint sans vraiment y réfléchir : je suis juste allé voir Daniel pour lui demander de m'embaucher, on s'est serré la main et il a dit «tope-la»! George Wilson s'était toujours débrouillé sans adjoint, mais Daniel Collins avait annoncé au bar de l'hôtel qu'on l'autorisait à en prendre un. On a tous pigé qu'il allait appliquer le règlement à la lettre. Ce qui nous a mis la puce à l'oreille qu'y allait avoir du changement. Si j'avais su ce qui allait se passer entre Ben et Daniel, j'aurais réfléchi à deux fois et je serais resté en dehors de tout ça. Mais sur le moment, je n'ai vu que le boulot, et justement j'en avais besoin d'un.

Les policiers de Brisbane ont charrié Daniel et lui ont dit d'essayer de ne pas crever d'ennui, là-haut dans les montagnes, selon eux, une région reculée et sauvage. Mais Daniel s'intéressait à toutes sortes de trucs et pas juste à faire la police, et il a répondu qu'il prenait le risque. Il croyait avoir fichu en l'air quelques-unes de ses plus belles années à combattre pendant la guerre, et il voulait rattraper le temps perdu. C'est ce qu'il m'a dit en tout cas. Pour lui et sa famille, c'était une aventure d'aller à Mount Hay et je ne pense pas qu'ils avaient l'intention d'y rester plus de deux ans : ils voyaient ça comme une occasion qui leur donnerait de beaux souvenirs à raconter, une fois de retour en ville. Et Daniel et Esme avaient à cœur d'améliorer un peu les choses

1. Mount Isa est une ville située dans le nord-ouest du Queensland en Australie.



à Mount Hay. Mais ils auraient mieux fait de la mettre en veilleuse pendant un temps, comme George Wilson, jusqu'à ce qu'ils pigent un peu comment ça se passait de par chez nous. Sauf que ce n'était pas leur genre.

Pour des gens comme les Collins, Mount Hay, c'était ce qu'ils appelaient l'*outback*, alors que pour nous, c'était juste Mount Hay. En admettant qu'ils en aient entendu parler, les habitants d'ici ne savaient pas où se trouvait l'*outback*. Daniel et Esme, eux, avaient l'air persuadés qu'ils y étaient et ça faisait marrer tout le monde au bar de l'hôtel de Chiller Swales. Selon moi, ils n'avaient pas vraiment réfléchi à comment ça se passerait pour eux, des gens de l'extérieur, venus faire la police dans une ville comme Mount Hay, avec les yeux avec lesquels ils la voyaient. Pour sûr, ils nous prenaient pour une bande de péquenauds, ils savaient tout mieux que nous et ne pensaient pas qu'ils pourraient apprendre quoi que ce soit de nous. C'étaient des gens de la côte, ils n'avaient jamais vécu dans les montagnes. Ici, tout le monde connaît tout le monde à des centaines de kilomètres à la ronde. Et on savait toujours quand y avait un étranger dans les parages, on le repérait tout de suite. Même si c'était plutôt rare. Le vieux George était un gars du terroir et savait comment s'y prendre. Daniel, lui, il savait d'autres choses : il possédait des livres sur la géologie à l'intérieur des terres, les habitants et l'histoire locale, et avait l'intention de les lire pour devenir savant sur nous.

\*\*\*

Le commissariat de Mount Hay se trouvait dans la rue principale, avec la maison d'habitation à l'arrière, et, de chaque côté, s'étendaient de grands espaces vides, avec d'anciennes bicoques en ruine. Au bout de la rue, vers l'ouest et de l'autre côté du poste de police, y avait

le milk-bar<sup>1</sup> et l'épicerie d'Hoy qui faisait également office de bureau de poste. Sur les vitrines cassées de deux boutiques abandonnées, on avait cloué de la tôle ondulée; et puis on tombait sur l'hôtel de Chiller Swales. Quelques années auparavant, on avait incendié le cinéma du bout de la rue, juste au coin avant de prendre la direction de l'ouest, et on ne l'avait jamais reconstruit. Les courts de tennis où on ne jouait plus depuis mon enfance étaient envahis par le crotalaria. Et puis venait la salle communautaire complètement délabrée et rongée par les fourmis blanches. On trouvait l'unique pompe à essence de la ville, à côté de l'épicerie d'Hoy. C'était à peu près tout : à l'exception de l'école, quelques centaines de mètres après le cinéma incendié. Je ne sais pas pourquoi ils l'avaient mise si loin, peut-être qu'ils ont cru que la ville se porterait à sa rencontre en grandissant. Mais ce n'est jamais arrivé. Elle accueillait aussi bien les gamins des stations d'élevage éloignées que les gosses de la ville, on aurait dit deux tribus qui se bagarraient tout le temps. C'étaient mêmes noirs et blancs mélangés en ce temps-là, même si ça a changé depuis, avec les nouvelles idées du gouvernement. Les gens s'éparpillaient généralement sur l'agglomération, dans des maisons en bois et en fibrociment. Comme l'ancienne maison de maman et papa. Quand quelqu'un mourait ou quittait la ville, y avait habituellement personne pour reprendre sa place et y en avait un paquet dans les parages, de ces maisons abandonnées! Un jour que je passais à cheval près de notre vieille bicoque, j'ai remarqué que des gamins avaient donné des coups de pied dans les panneaux en fibrociment et dégommé la plupart des vitres. Ce qui était habituellement le sort des maisons vides. L'idée d'y mettre le feu m'a traversé l'esprit, mais je

1. Un milk-bar est un commerce en Australie où l'on peut acheter des glaces, des bonbons, du chocolat, des boissons non alcoolisées, des journaux, du pain et aussi des milk-shakes.

ne l'ai pas fait et j'ai poursuivi ma route. Je suppose qu'elle est toujours à la même place aujourd'hui, du moins ce qui en reste.

Mount Hay n'avait pas de vrai centre-ville, comme autrefois. Des chèvres remontaient la rue et bouffaient tout sur leur passage. Comme les chiens en avaient marre de les chasser, ils se reposaient à l'ombre, le museau sur les pattes, en se contentant d'aboyer mollement si elles s'approchaient trop près. Le camion postal descendait sur la côte deux fois par semaine et rapportait des provisions et des bidons de carburant pour la ville et les habitants des alentours. Si on acceptait le principe de laisser les gens mener leur petite vie tranquille, comme George Wilson l'avait bien compris, je dirais que ce n'était pas difficile de maintenir l'ordre à Mount Hay.

Quand mon père est mort et que j'ai débuté comme adjoint de Daniel, Esme m'a invité à prendre mes repas dans la cuisine avec Daniel, les filles et elle. Je ne créchais pas dans la maison avec eux, mais dans le logement en fibrociment construit pour deux, à l'arrière de l'immeuble de police : ce qui me convenait, car il était proche du paddock et du grenier à fourrage où je passais la majeure partie de mon temps. Quand j'ai commencé le boulot, je n'ai pas attendu les ordres pour ferrer les chevaux et je m'en suis occupé sans le claironner. C'était notre façon de procéder du vivant de papa et du papa de Ben. Quand on voyait un truc à faire, on le faisait, un point c'est tout. Avec les deux chevaux de la police, plus les deux miens, je n'étais pas vraiment débordé. Beau, la vieille bête de somme de papa, est devenu le chef dès que je l'ai mis au paddock, et les deux montures de la police ont failli passer à travers la clôture de panique. Beau et ma jument Mother étaient comme frère et sœur et les deux autres ne pouvaient pas approcher d'elle sans son autorisation. Ça leur a pris une semaine ou deux pour se jauger et trouver leur place les uns vis-à-vis des autres.

Ils ne sont jamais devenus amis, mais ils ont appris à vivre ensemble sans passer à travers les clôtures.

À cette époque, j'avais oublié les bribes de lecture et d'écriture qu'on m'avait inculquées à l'école de Mount Hay, et comme je suis parti rassembler le bétail avec papa dès l'âge de dix ans, ça n'a jamais donné l'occasion à ma mère de m'apprendre quoi que ce soit, même si elle en avait rudement envie. C'est Irie, l'aînée de Daniel et Esme, qui m'a appris à lire et à écrire correctement, sinon je ne serais pas en train de raconter les ennuis qui nous sont tombés dessus. Miriam, la plus jeune, se fichait de moi parce que j'avais tout oublié de l'école, mais Irie jamais : au contraire elle mettait le paquet pour m'aider. Elle avait des cheveux bruns et une peau très claire comme son papa. Si elle allait au soleil sans chapeau, elle devenait rouge comme une écrevisse en un rien de temps. Elle débordait de gentillesse et de respect quand elle me faisait la leçon, mais y avait en elle un ressort d'acier qui se détendait en un éclair comme un fouet, si on la cherchait. Elle n'acceptait pas les conseils ou les critiques d'Esme, sa mère, ou de Daniel, et elle se braquait. Elle s'accrochait à ses idées. Je m'en suis tout de suite aperçu et je l'ai admirée pour ça. Très vite, je suis tombé pratiquement raide d'amour pour elle, même si elle n'était encore qu'une enfant. J'appréciais son indépendance d'esprit et je prévoyais qu'elle allait bientôt devenir le genre de femme que ma mère et mon père auraient respectée. Qu'est-ce que je regrettais qu'ils ne l'aient pas connue ! Si Charley lui avait ressemblé quand j'étais petit, mon frère aîné aurait été mon ami et peut-être que je n'aurais pas été si proche de Ben... Mais Charley a toujours été un solitaire. Je n'ai jamais su ses pensées, ni où il allait quand il partait tout seul. Et je n'ai jamais voulu être comme lui. Le courant ne passait pas entre papa et lui, et notre paternel lui en voulait en permanence pour quelque chose. Il ne s'intéressait pas au boulot de vacher et il n'admirait pas papa et ses manières de faire. Il

avait peur de lui et était incapable de lui parler en confiance, et ça, papa, il ne supportait pas. Ma mère rabâchait que notre Charley était né différent, et elle secouait la tête, tout en assurant que c'était inutile d'essayer de le changer. « Charley est comme ça et rien ne le changera », sa façon de passer le message à papa qu'il devait s'en contenter. Sauf que papa, il ne pouvait pas et il a toujours été déçu par son aîné contre lequel il est resté fâché. Il ne s'est jamais montré aussi dur avec moi et j'ai bien vu que Charley lui en voulait et attendait avec impatience qu'arrive le jour où il serait assez grand pour quitter Mount Hay et vivre à sa guise. Et c'est ce qu'il a fait. Je n'ai jamais entendu papa mentionner son nom ensuite, mais ma mère avait l'habitude de détacher les yeux de ce à quoi elle était occupée certains soirs, et elle déclarait, sans s'adresser à personne en particulier : « Je me demande où peut bien être notre Charley en ce moment. » On n'a plus eu de ses nouvelles. Je me suis demandé s'il m'en voulait d'être le préféré de ma mère. Et j'ai regretté de ne pas avoir essayé de l'aider, quand c'était encore possible. Mais c'est trop tard pour chercher des excuses.

Daniel m'a encouragé à lire les livres de géologie et d'histoire qu'il avait apportés, mais en ce temps-là, je n'avais pas le niveau pour les comprendre. Au début, il voulait toujours discuter avec moi de Mount Hay et savoir ce que je pensais de cette famille-ci ou de celle-là là-bas. Il passait dans l'enclos, tandis que je m'occupais des chevaux, et me demandait de lui parler du bon vieux temps, de papa et puis tout ça, sauf que je n'ai jamais été un grand bavard. Je faisais comme si ce qu'il disait m'intéressait, parce que je voyais bien qu'il voulait que j'apprécie sa compagnie, mais la plupart du temps, je ne comprenais même pas de quoi il parlait. Mon papa aurait jeté un œil à Daniel Collins et aurait pris ses cliques et ses claques sans se retourner. Quand je pensais à l'opinion paternelle, je sentais parfois monter en moi une bouffée de mépris pour Daniel, mais c'était une attitude qui

me faisait pester, car c'était un homme bon qui ne méritait pas un jugement si sévère. Ce n'était pas parce qu'Esme et lui étaient de la côte que ça en faisait de mauvaises gens : ils étaient différents, c'est tout. Je me souviens d'une photo, dans un de ses livres, qui représentait un homme debout à côté d'une fourmilière, un long bâton raide à la main. Je ne sais pas si le but de la photo était de montrer la hauteur de la fourmilière, la taille de l'homme ou la longueur du bâton, ou peut-être les trois. Mais je me rappelle que je me suis attardé sur cette photo et qu'elle m'a fait réfléchir. Encore aujourd'hui je m'en rappelle. L'homme ne portait pas de chapeau, ce qui était inhabituel en ce temps-là et ce qui explique peut-être que je ne l'ai pas oublié. Qui il était, je n'en avais aucune idée. Ce n'était écrit nulle part et je n'ai pas posé la question : je me disais que je n'avais pas besoin de le savoir.

On ne posait jamais trop de questions sur les choses qu'on n'avait pas besoin de savoir. Et même sur celles qu'on avait envie de savoir, on attendait et on gardait nos questions pour nous et la plupart du temps, c'étaient les événements qui y répondaient. Mais Daniel, lui, était intarissable et il n'arrêtait pas de poser des questions. Il était différent de nous et on voyait bien qu'il ne nous ressemblerait jamais. Si lui et moi, on rencontrait Chiller au bar de l'hôtel, ou Allan Hoy ou sa dame à l'épicerie, le voilà qui les questionnait sur ceci cela, et quel âge avaient leurs enfants, et depuis combien de temps ils étaient ici, et où est-ce qu'ils habitaient avant. Et je voyais que ses questions les mettaient mal à l'aise. Y avait des fois où j'avais du mal à l'écouter. Mais il avait en lui cette curiosité naturelle et elle venait se mettre en travers de lui et de pas mal de gens à Mount Hay, moi compris, même si moi, je l'aimais plutôt bien. Y en avait d'autres qui ne se gênaient pas pour le traiter d'imbécile et pour prédire qu'il ne ferait pas long feu, et ils prenaient soin de changer de trottoir quand ils l'apercevaient. Et quand je

n'avais pas la réponse à ses questions, j'en fabriquais une dans ma tête pour lui faire plaisir et il n'a jamais eu l'air de m'en vouloir pour ça, d'ailleurs je ne sais même pas s'il s'en rendait compte. Esme, par contre, si, et quand j'en sortais une un peu trop belle pour être vraie, elle me coulait un de ces petits regards... Daniel notait ce que je lui disais dans le calepin qu'il gardait en permanence dans la poche de poitrine de sa chemise d'uniforme, comme s'il pensait qu'en les inscrivant, il les rendrait encore plus vraies. Je n'ai pas souvenir de ce que j'ai bien pu lui dire puisque je racontais ce qui me passait par la tête sur le moment. Des mensonges pas méchants, je suppose. Ça me donnait le moral de le voir m'écouter avec respect, peu importe ce que je disais : il hochait la tête, tout en tripotant son crayon, prêt à inscrire mes paroles dans son carnet pour ses archives, comme s'il me considérait comme l'expert pour tout ce qui touchait à Mount Hay.

Esme et moi, on avait une compréhension des choses qu'on ne partageait pas avec Daniel et qu'on ne partageait pas ouvertement entre nous d'ailleurs : ça passait par les signes. Ce n'est pas parce qu'on passe une chose sous silence qu'elle n'existe pas. J'étais jeune et elle aussi. Une belle femme. Je la respectais et au début, je l'aimais bien, mais j'avais peur aussi des dégâts qu'elle pourrait causer avec ses grands principes et je ne me trompais pas, comme on va s'en apercevoir. Mais ça ne sert à rien de demander à quelqu'un de changer et je n'ai pas essayé de dire à la femme de Daniel ce qu'il faudrait qu'elle change en elle pour s'adapter à Mount Hay, au lieu de chercher à changer Mount Hay pour qu'il s'adapte à elle. Je savais que je n'obtiendrais jamais gain de cause. Les gens de Mount Hay étaient comme ils étaient, un point c'est tout. Des gens des montagnes. Et qui en majorité méprisaient les gens de la côte et se fichaient d'eux et de leurs comportements bizarres.

\*\*\*

Une année a passé sans rien à signaler, comme les flics de l'administration centrale de la côte l'avaient prédit à Daniel, Esme et leurs deux filles : des vacances pleines d'aventures dans les broussailles sauvages des montagnes pour cette famille de la ville ! Daniel s'activait au bureau, passant la plupart de son temps à essayer de mettre un peu d'ordre dans les piles de dossiers de George Wilson. Je l'ai toujours vu rasé de près, avec une chemise propre repassée. Il aimait les choses au carré. M'est avis qu'il considérait les dossiers de George comme son plus grand défi. La plupart des gens se montraient sympas avec eux en surface. Esme a relancé le club de tennis où Irie était bonne joueuse. Et puis Esme essayait toujours de rassembler les bonnes volontés autour de réunions prévues entre voisins pour faire des activités communes. Mais je pense qu'elle n'a pas tardé à comprendre que l'intérêt des habitants pour ce qu'elle faisait durait le temps d'un feu de paille. Elle a essayé de lancer la danse de salon, mais ça a capoté, comme presque tout ce qu'elle a entrepris. Les femmes de Mount Hay en ont vite eu assez qu'elle les mène à la baguette et elles se sont mises à lui en vouloir et à rire d'elle dans son dos. Selon moi, Esme ne les respectait pas dans leurs manières d'être et c'est pour ça qu'elles avaient une dent contre elle. Mais y en avait aussi beaucoup qui étaient paresseuses et qui se trouvaient bien comme elles étaient.

Esme a dû se sentir un brin rejetée et, avec le temps, elle s'est davantage tournée vers sa maison et son foyer, et a laissé les gens de la ville se débrouiller sans elle. Ce qu'ils faisaient parfaitement avant son arrivée. Elle a d'abord entretenu un potager, mais le climat était incompatible avec les légumes et les chèvres n'arrêtaient pas de pénétrer dans le jardin



quand les gens laissaient le portail ouvert. Tous ces efforts l'ont pas mal occupée. Les premiers mois, Daniel est quelquefois parti explorer le bush : c'est comme ça qu'il disait, « explorer », comme si personne n'y avait mis les pieds avant lui ! Il partait à pied, mais selon moi, il ne s'éloignait pas plus d'une centaine de mètres du commissariat. Il s'est mis à constituer un herbier et à chercher des peintures sur les rochers, des pierres disposées selon un ordre sacré et ce genre de trucs. Mais son enthousiasme en a pris un coup et il a commencé à rester le plus clair de son temps au bureau, à essayer de ranger à la perfection les dossiers de George Wilson. Ça l'a impressionné d'apprendre que j'avais passé pratiquement toute ma vie dans les campements, avec papa et son associé, le papa de Ben. Il me demandait sans cesse auprès de quel aborigène local il pourrait obtenir des informations sur leurs croyances et leurs façons de vivre. Je lui en ai désigné un ou deux qui, je le savais, allaient lui répondre qu'ils ignoraient l'emplacement des endroits sacrés qu'il cherchait. C'est comme ça qu'ils étaient : à jouer l'ignorance quand ils ne veulent pas qu'on sache. J'ai comme l'impression que c'est un comportement général, qu'on soit blancs ou noirs. On faisait comme ça à l'école quand l'instituteur nous demandait quelque chose. Je ne sais pas moi, on entendait ça tous les jours. Les aborigènes auprès de qui je l'ai envoyé ont brouillé les pistes en le dirigeant vers quelqu'un avec qui ils étaient fâchés, rien que pour embêter le gars et rigoler en voyant Daniel l'ennuyer avec ses questions idiotes. Ils étaient si polis avec lui que c'était un comble qu'il ne se rende pas compte qu'ils se payaient sa tête.

Une fois, j'ai entendu Daniel dire à Esme que les aborigènes ne pigeaient rien à leur propre pays et qu'ils étaient tous en bisbille les uns contre les autres. Y avait tout le temps des disputes entre telle ou telle famille. Rien de plus naturel. Daniel commençait une collection d'outils en pierre, et moi

ou n'importe qui d'autre, on aurait pu lui dire où en trouver à la pelle, mais j'ai compris qu'il aimait croire qu'il trouvait des trucs que personne d'autre ne connaissait, donc je ne m'en suis pas mêlé. Il s'intéressait à ce qui n'intéressait personne et aimait parler de ses projets à tout le monde. Mais ses projets, les gens, ils s'en fichaient.

Un jour, j'ai suivi Daniel sur Mother. J'avais cette jument depuis que c'était une pouliche et je l'ai toujours appelée «Mother» pour honorer la mémoire de ma mère. En l'épiant pendant sa balade dans la brousse à la recherche de je ne sais trop quoi, j'ai vite compris qu'il n'avait pas remarqué qu'on l'observait et j'en ai conclu qu'il n'était pas fait pour ce pays. Car celui qui est fait pour ce pays sait quand on l'observe, il va faire un signe au mec pour lui montrer qu'il l'a repéré et qu'il n'en a rien à fiche si on l'épie ou pas; et lui faire comprendre qu'il va continuer à faire ce qu'il a à faire, et que si le gars veut lui parler, il n'a qu'à s'approcher pour lui dire ce qu'il a à lui dire, mais s'il ne fait que passer, alors qu'il passe, ça ne le dérange pas. Mais il lui adressera quand même un signe pour lui faire comprendre qu'il sait qu'il est là. Les vieux, Blancs et Noirs, ne parlaient jamais ou ne faisaient pas de bruit quand ils traversaient la brousse à cheval et c'était rare de les voir quitter la piste, sauf s'ils talonnaient un taurillon ou débusquaient un troupeau de vaches sauvages, mais rien ne leur échappait et ils revenaient sur leurs traces, à la fin de la journée, pour aller chercher les bêtes ou du miel qu'ils avaient repérés le matin. Mais ils ne parlaient jamais des bêtes aperçues sous les limettiers, ou du miel dans la fourche d'un oxandre creux. Ils l'avaient vu. Et si toi, tu n'avais pas vu, c'était tant pis pour toi! Ils n'allaient pas t'en parler. Celui qui n'avait pas vu, c'était un imbécile, et à quoi bon perdre son temps avec lui?

Si tu étais avec Daniel en brousse et qu'il remarquait un truc, il avait tôt fait de te le pointer du doigt, comme si tu ne l'avais pas vu et qu'il voulait te montrer qu'il l'avait vu en

premier. Comme s'il voulait marquer des points. Ce jour où je l'ai suivi, je l'ai vu regarder tout autour, mais sans s'apercevoir de quoi que ce soit et il a recoupé mes traces sans les repérer. Je ne lui ai jamais raconté que je l'avais pris en filature et il n'en a jamais rien su.

\*\*\*

C'était le milieu de la matinée et je réparais, près de la clôture du jardin, le loquet du portail, quand Esme m'a appelé pour boire une tasse de thé et griller une cigarette. Daniel était parti à une réunion avec ses chefs à Townsville, sur la côte, et les filles étaient à l'école. Assis en face d'elle à la table de la cuisine, en train de siroter ma boisson chaude et de manger les biscuits Anzac<sup>1</sup> qu'elle avait préparés le matin, j'ai vu à sa façon de me regarder, les yeux calmement posés sur moi, que j'avais intérêt à parler. Alors j'ai dit : « Ces biscuits sont aussi bons que ceux de ma mère. » Elle m'a adressé un grand sourire. « Je suis contente qu'ils te plaisent, Bobby. » On est restés assis en silence un bout de temps et je me suis dépêché de finir mon thé pour retourner à mon ouvrage dehors, quand elle a ajouté : « Je voudrais que tu me lises un passage du livre qui sert à Irie pour te faire la leçon. Tu veux faire ça pour moi ? » J'ai répondu que ce serait avec plaisir, mais que je n'étais pas si bon lecteur que ça. Elle s'est levée pour aller chercher le manuel dans le buffet où il était rangé, puis elle l'a posé devant moi et s'est assise à mes côtés pour lire par-dessus mon épaule. Je ne me sentais pas à l'aise avec elle si près. C'était une belle femme et je l'avais souvent admirée de loin, mais ça m'aurait contrarié qu'elle

1. Le biscuit Anzac est un biscuit fait de flocons d'avoine, de mélasse ou golden syrup et de noix de coco. Il est ainsi nommé en l'honneur des corps d'armée australien et néo-zélandais de la Première Guerre mondiale.

devine mon admiration. J'ai ouvert le bouquin, me suis raclé la gorge et ai commencé par le début que je connaissais assez bien à l'époque. Ce faisant, j'entendais la voix d'Irie prononcer les mêmes mots, ça m'a donné confiance et je me suis vite détendu. Quand j'ai tourné la page pour continuer, elle a posé sa main sur la mienne pour m'arrêter. «Merci Bobby», qu'elle a dit. Je l'ai regardée et je me suis aperçu qu'elle était tout émue. Elle a retiré sa main et fermé le volume, puis elle a ajouté. «Je suis très fière de toi. J'espère que tu sais combien tu es le bienvenu, ici, dans ma famille.» Je ne voyais pas quoi répondre à ça, je me suis donc tu et j'ai baissé les yeux sur le livre en espérant qu'on en avait terminé.

De temps en temps par la suite, quand j'étais occupé à bricoler dans les parages et que les filles étaient à l'école et Daniel au bureau avec ses dossiers ou en train d'appeler au téléphone ses chefs à Townsville, Esme me demandait de lui faire la lecture, ce à quoi je me pliais bien volontiers. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'était devenu une habitude entre nous, mais j'ai commencé à y trouver du plaisir et je crois qu'elle aussi. Être tous les deux seuls à la cuisine, moi à lire et elle à écouter, toujours avec sa façon bien à elle de montrer son intérêt, c'était comme si on était devenus amis. Quand j'y ai repensé plus tard, j'ai compris qu'après avoir raté tous ses projets pour améliorer les choses à Mount Hay, Esme devait me considérer comme sa seule et unique réussite dans la ville. Au départ, j'avais appris pour faire plaisir à Irie, de qui je me sentais très proche, mais bientôt j'ai aussi appris pour faire plaisir à Esme : pour lui prouver qu'elle avait raison de croire en moi. On s'est habitués à passer du temps ensemble à cette époque. Je lui ai raconté des histoires sur mon enfance et sur ma mère, et elle a toujours écouté comme si ce qu'elle entendait l'intéressait énormément. Elle ne m'a jamais rien confié de son enfance, donc je ne peux rien en dire.

Une fois, alors que je lui avais fait la lecture et que j'étais

sur le point de retourner au boulot, Esme s'est levée et m'a accompagné à la porte. Elle est restée là debout, un bout de temps, tandis que moi j'attendais qu'elle me dise ce qu'elle avait en tête, parce qu'il était clair qu'y avait quelque chose et qu'elle faisait des efforts pour que ça sorte. Finalement, c'est sorti. «Irie n'a pas été une enfant facile à élever, tu sais, Bobby. Ce n'est pas comme notre Miriam. Quand je la vois te faire la leçon, je la découvre sous un autre jour – elle m'a regardé et souri. Tu lui fais du bien, Bobby. Daniel et moi, nous t'en sommes reconnaissants.» Elle a touché mon épaule. Légèrement, juste des doigts, et elle a ajouté : «J'espère que tout ce que je te dis ne te met pas mal à l'aise.» Je lui ai répondu que non, j'ai serré mon chapeau, j'ai descendu la marche de derrière et j'ai continué jusqu'au hangar aux machines et, debout à l'ombre, je m'en suis roulé une. Debout en train de fumer ma cigarette et de regarder les chevaux brouter dans le paddock, je pensais à Irie et à Esme, et à l'étonnante situation dans laquelle je m'étais fourré à la maison de police. M'est avis que depuis que papa avait disparu, et avec lui notre bon vieux mode de vie, je n'avais jamais été aussi heureux que ce matin-là.

Quand les ennuis ont commencé avec Ben Tobin, j'ai eu peur qu'on atteigne un point de non-retour pour Daniel et sa famille, parce que mon ami était très susceptible et que Daniel manquait de souplesse dans sa façon de traiter avec les gens. C'est dommage qu'il n'ait pas laissé de place à l'humour dans ses relations avec les habitants de Mount Hay, il abordait les choses différemment de nous, c'est tout ! Si les mêmes problèmes s'étaient présentés à George Wilson, il aurait laissé les choses se calmer avant de s'en mêler et elles se seraient arrangées toutes seules et leur côté marrant nous serait vite apparu. Hélas ça ne s'est pas passé comme ça.

C'est Rosie Gnapun qui a déclenché toute l'affaire en venant à la porte de la cuisine de la maison de police, alors qu'on prenait notre petit déjeuner. Rosie a accusé Ben d'avoir battu la fille qui était avec lui, dans la bicoque que je l'avais aidé à construire, là-bas à Coal Creek. Elle était la tata de l'adolescente et je savais qu'elle en voulait à mort à mon ami pour avoir un jour rossé son fils. Rosie Gnapun, la rancune ça la connaissait, elle ne lâchait jamais le morceau et montrait autant d'acharnement que Ben pour régler ses comptes. Daniel ne savait pas qui il était et je ne lui ai pas

dit qu'on était amis. Comme c'était la saison sèche quand Rosie est venue nous raconter tout ça, j'ai dit à Daniel qu'il pouvait prendre la jeep pour se rendre à Coal Creek; je lui ai montré le chemin et j'ai assisté à l'arrestation de Ben que le policier a inculpé pour coups et blessures à l'encontre de la nièce de Rosie. Elle s'appelait Deeds.

Ben n'était pas grand, mais il était fort et vif comme l'éclair. Il élevait des poneys à son image, trapus et solides sur leurs pattes. Il m'a lancé un clin d'œil et a suivi le nouveau policier comme si ça lui était égal de se faire arrêter. La fille qui avait soi-disant reçu la dérouillée se tenait dans l'encadrement de la porte. Il l'a embrassée sur la joue et lui a murmuré qu'il serait bien vite de retour. C'est ce que je l'ai entendu lui dire. Daniel n'a rien demandé à la prétendue victime et je me rappelle que ça m'a surpris : elle ne me faisait pas l'effet d'une femme battue. J'ai pensé que Ben avait un plan en tête et je me suis senti mal à l'aise, à l'idée d'être avec Daniel s'il devait y avoir du grabuge. Ben et moi, on était potes depuis qu'on était gamins et si ça tournait mal, je ne pourrais pas m'empêcher de prendre son parti. Daniel portait les menottes à la ceinture et son Webley dans le holster bouclé dont il avait hérité de George, mais je ne crois pas une seule seconde que c'est la vue du revolver qui l'a poussé à suivre docilement le policier. Ce que je crois par contre, c'est que ce fou était ravi de se faire coffrer ! C'est la conclusion à laquelle je suis arrivé sur mon lit, plus tard le soir même, en réfléchissant aux événements du matin, alors que je m'inquiétais pour la suite. Ben n'avait jamais été jeté en prison du temps de George. M'est avis qu'il a changé d'avis plus tard, mais ce jour-là, je crois qu'il pensait qu'on lui devait un petit séjour sous les verrous, de la façon dont d'autres hommes considèrent une récompense comme leur dû. Ben avait des idées bien à lui sur la justice que peu d'autres hommes partageaient. C'était un dur et je pense que pour lui, un séjour en prison, c'était une façon de lui

manifester le respect qu'on lui devait. C'est la conclusion à laquelle je suis arrivé et qui explique pourquoi il a suivi le policier, alors qu'il aurait pu facilement lui tenir tête ou prendre la tangente dans la brousse où le représentant de la loi n'aurait jamais pu le retrouver. Je ne crois pas que, même en un million d'années, Daniel aurait réussi à le comprendre.

Ben a plaidé coupable au tribunal et on l'a envoyé à la prison de Stuart, à Townsville. Selon moi, il se contrefichait du chef d'accusation, mais il avait plaidé coupable, rien que pour voir à quoi ressemblait la prison de Stuart de l'intérieur, car il en avait beaucoup entendu parler, comme nous tous. Pour lui, c'étaient des vacances de toute façon. C'était la première fois, à Mount Hay, qu'un Blanc allait en prison pour avoir rossé une Noire. Mais d'après le vieux Chiller Swales, le patron du bar de l'hôtel, c'était déjà arrivé une fois. Ils l'ont laissé sortir au bout d'un mois et il est revenu vivre chez lui, à Coal Creek, toujours avec Deeds, comme avant et comme si rien ne s'était passé. Mon petit doigt me disait que ce n'était pas parce qu'il n'avait pas fait d'histoires pour aller en prison qu'il allait passer l'éponge comme ça, car dorénavant, entre lui et le policier, y avait une ardoise. C'était comme ça qu'il voyait les choses, Ben. Je le connaissais. Il allait vouloir régler son compte à Daniel Collins quand le moment lui semblerait propice. Le policier aurait dû ouvrir l'œil à partir de là, mais je pense qu'il a cru que l'affaire était classée. Moi, j'avais l'impression qu'au contraire elle ne faisait que commencer.

Je suis allé deux fois chez Ben, mais il ne m'a jamais touché mot de son séjour à Stuart ou parlé de ce qu'il avait en tête pour se venger de Daniel, et je ne lui ai pas demandé non plus. Je savais que s'il voulait se confier, il le ferait sans que j'aie à lui tirer les vers du nez. Deeds était absente lors de ma venue. Mais j'étais convaincu qu'il n'était pas du genre à pardonner comme ça.



Ben avait gagné sa réputation de dur à cuire à Mount Hay et dans ses environs depuis qu'il était gamin. Il ne tenait pas en haute estime les gars du coin et je crois qu'il se moquait d'eux, rien que pour le plaisir de leur montrer qu'ils étaient des poules mouillées. Il prenait pour argent comptant n'importe quelle insulte que d'autres auraient écartée du revers de la main et il exigeait des explications. En brousse, il était différent. C'était seulement en ville qu'il agissait comme ça. Je ne l'ai jamais vu faire les choses à moitié, il était plutôt du genre à en remettre une couche. Quand il fichait une dérouillée, le mec s'affalait et restait au sol jusqu'à ce qu'il veuille bien qu'il se relève. Je sais de quoi je parle. Un jour, alors qu'on n'était guère plus que des mômes et qu'on rassemblait du bétail avec nos papas à la frontière ouest, entre la station d'élevage de Mount Heron et Long Ridge Hole, au campement où on s'était arrêtés le midi, il a piétiné un chien avec son cheval, rien que pour frimer devant les vachers du coin. Le chien avait une patte cassée. Je suis descendu de cheval, j'ai attrapé ses rênes et je lui ai déclaré que c'était la fin de notre amitié. Il a mis pied à terre et on s'est battus. C'est la seule fois où on a été jusque-là, mais ça a réglé le problème. Plus tard, il m'a avoué regretter ce qu'il avait fait au chien et je l'ai cru, et on est devenu encore meilleurs amis qu'avant. Quand il était petit, son vieux lui avait fait souffrir le martyre avec toutes les raclées qu'il lui avait mises, ce qui avait développé une sauvagerie chez lui. Avec Ben, ça pouvait se passer en douceur et gentiment, ou glisser dans la cruauté. Ce n'était pas facile à prévoir.

Je ne me suis pas confié à Daniel ou à Esme là-dessus, mais ça m'a quand même effleuré l'esprit de leur dire qu'il était peut-être temps pour eux de quitter Mount Hay et de retourner à leur petite vie tranquille sur la côte. Ce qui m'en a empêché, ça a été ma peur de perdre l'amitié d'Irie. J'aurais pu lui en toucher un mot à elle aussi, parce qu'elle remarquait tout de suite quand je ruminais, et elle n'était